

LIBRE PARCOURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

CHAUSSURE À SON PIED

PAR FRANÇOISE LE BOUAR

Bibliothécaire à Paris.
Principale rédactrice
de notre rubrique
«Enfances à lire».

Une entrée originale pour cette balade littéraire à travers contes, albums, romans et poésie pour la jeunesse. Souliers et bottes magiques, escarpins de luxe ou simples sandales des pauvres hères, il semble, à lire cet article, que le plus important soit, finalement, de trouver chaussure à son pied.

*Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!*
Arthur Rimbaud

Une des hypothèses les moins sujettes à caution, quant à la création du monde, s'avère être celle qu'émit récemment Jürg Schubiger, non sans un certain aplomb : « Qu'est-ce qui a existé en premier dans le monde ? Une paire de baskets, des baskets d'enfant, tout ce qu'il y a de plus banales. » Elles étaient seules, sans rien dedans, ni à côté, ni autour et il fallut attendre plus de mille ans pour que les trouvent deux pieds qui leur soient parfaitement ajustés. On vit ensuite s'échafauder là-dessus, progressivement, des jambes, un ventre, un dos, une tête et une casquette, bref un petit garçon complet, avec dans la poche droite

↵

Le Chat botté, Gustave Doré.

↵

Misako, ill. Batir Koltou, MeMo.

↵

Les Chaussures neuves,
Claude Ponti, L'École des loisirs.

←

Souliax, Lamia Ziade, Éditions
du Rouergue.

une ficelle et dans la gauche un marron. « Bon, dit-il d'un air décidé : Et maintenant, allons-y. »¹

Rien de tel qu'une bonne paire de baskets aux semelles flexibles pour vous donner ce pas élastique et cette allure dégagée propices aux genèses, un allant de matin du monde. À coup sûr, n'auraient pas convenu des bottes d'égoutier ou d'astronaute, encore moins des savates, ni même des mules ou des escarpins. Chaque chaussure répond à des besoins précis, voire extrêmement précis comme celui de décortiquer des châtaignes ou de faire des pointes, prolongeant le pied chaque fois que celui-ci se révèle incapable d'accomplir sa tâche ; pour autant, elle se contente le plus souvent de le protéger et le défendre de la pluie, du froid, du sol inégal ou de la boue. Indice du climat sous lequel on vit, de la place occupée dans la société et du contenu de son porte-monnaie, la chaussure est un signe qui ne trompe pas. Ainsi, selon que votre poulaine, cette chaussure masculine très allongée qui sera condamnée par une bulle papale en 1468 pour « moquerie contre Dieu et l'Église », est d'un demi-pied, d'un pied ou de deux pieds, l'on vous reconnaîtra comme un quidam, un bourgeois ou un seigneur ; de là vient l'expression « vivre sur un grand pied ». Cependant, prenez garde de ne jamais tomber dans le ridicule : le clown porte lui aussi des chaussures trop grandes, ainsi que le pauvre Charlot qui en sera réduit à les faire cuire, son délire d'affamé les lui faisant prendre pour des côtelettes dont il ira jusqu'à sucer les clous. César portait des souliers à semelles d'or, Néron à semelles d'argent. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à Chelm, ville réputée comme chacun sait pour les trouvailles fameuses de ses habitants, le cordonnier Gimpel éprouve soudain le besoin de distinguer de ses administrés le chef de la communauté Mottel par une splendide paire de chaussures en or. Mais c'est sans compter sur la boue qui fait ressembler ses pieds à ceux de n'importe qui, aussi s'empresse-t-il de confectionner des bottes pour les protéger, puis, des trous dans ces mêmes bottes pour entrevoir l'or du dessous, puis etc., jusqu'à ce que Mottel, ce Sage d'entre les Sages, ait l'idée lumineuse de les porter à la main, enfin de les laisser à la maison².

Porter des bottes fut longtemps un privilège réservé à la noblesse et à la cavalerie, et demeure lié jusqu'à aujourd'hui à l'idée de conquête et de pouvoir. G.W. Bush inaugura sa présidence en exhibant sous son pantalon de smoking des bottes texanes brodées à ses initiales ; pouvait-il prévoir qu'un journaliste irakien, loin de les lui lécher, lui lancerait un jour son modeste mocassin à la face³ ? Un chat de meunier chaussé de bottes obtint les faveurs du roi et réussit à élever son pauvre maître au rang de prince. Le benjamin qui le reçut en héritage à la mort de son père ne fut pas « si mal partagé » qu'il le pensait, il lui suffit de pourvoir aux requêtes du matou : « vous n'avez qu'à me donner un sac, et me faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles ». Et voici celui-ci debout et fier, bien campé sur ses deux pattes arrière, les deux de devant tenant les cordons d'un sac à dos. L'animal s'est fait homme – de pied en cap –, et quel homme ! La gravure que fit Gustave Doré pour le conte de Charles Perrault le montre paré d'un large ceinturon et d'un chapeau à plume, d'un terrible collier fait des reliques de ses chasses et surtout chaussé d'une magnifique paire de bottes dont les entonnoirs relevés lui arrivent jusqu'aux cuisses, leur bordure joliment crénelée annonçant les mâchicoulis du château dont il rendra possesseur le fictif et chanceux Marquis de Carabas.

DES POUVOIRS SURNATURELS

Un autre petit personnage de conte de fées a le grand privilège d'enfiler des bottes qui le sauveront d'une mort certaine, c'est le Petit Poucet. Dérobées à un ogre, ne voilà-t-il pas qu'elles s'adaptent immédiatement à la pointure menue de son nouveau propriétaire, lui faisant franchir monts et vaux d'une seule enjambée, lui apportant enfin bonheur et prospérité ? Les « bottes de sept lieues » avant d'être ces chaussures – presque des montures – magiques qui avalent les kilomètres sont celles du postillon, non moins impressionnantes, allant jusqu'à peser cinq kilos pièce, ainsi nommées car sept lieues séparent deux relais de poste. Combien plus légères les sandales d'Hermès et non moins efficaces : elles ont des talonnières ailées qui lui permettent de voler, l'aident à remplir son rôle de messenger des dieux et de guide des âmes aux En-

fers ; Persée les lui empruntera quand il ira combattre la Gorgone. Loki possède, lui, des souliers merveilleux capables à tout moment de le transporter au-delà des terres et des mers. Mobilité, ubiquité et liberté sont aussi ce qu'espère offrir à l'humanité une jeune fée inexpérimentée avec ces « galoches du bonheur » qu'elle a fabriquées : « quiconque les met est immédiatement à l'endroit ou à l'époque qu'il préfère, tout souhait qui concerne un changement dans son existence est exaucé aussitôt » ; c'est sans compter sur la somme de complications et d'insatisfactions qu'implique le monde des humains : elles n'apporteront que malheur à celui qui les aura passées et qui « bénira le moment où il en sera délivré »⁴.

On accorde des vertus magiques aux souliers depuis des temps très reculés. De nombreuses implications symboliques, allégoriques et juridiques s'y rattachent. Dans *la Bible*, donner sa chaussure renforce la valeur d'un contrat, marque un lien indéfectible. On peut la laisser en gage comme Dona Prouhèze pour se défendre de soi-même, se protéger du mal et d'une vie déraisonnable : « Je me remets à vous ! Vierge mère, je vous donne mon soulier ! Gardez dans votre main mon petit pied. »⁵ Ex-voto, amulettes, porte-bonneurs en forme de chaussure, montrent qu'elle est associée à l'idée d'une vie prospère et stable, à la fertilité et la fécondité. On en jetait une derrière la voiture des jeunes mariés pour que leur union porte des fruits. Voilà pourquoi, quand on habite une chaussure, on se voit gratifié d'une nombreuse progéniture : « There was an old woman who lived in a shoe, / She had so many children she didn't know what to do ; / She gave them some broth without bread ; / She whipped them all soundly and put them to bed. »⁶ Beatrix Potter reprend la vieille comptine en ajoutant « I think if she lived / in a little shoe-house - / That little old woman / was surely a mouse ! », accompagnant ses vers d'une vignette montrant une mère souris et ses huit souriceaux logés dans un escarpin bleu ciel très élégant, décoré d'applications en arabesques, avec bride boutonnée⁷.

Il n'y a qu'un pas à faire pour imaginer sa chaussure douée de vie, animée d'une volonté propre. Surtout si l'on vient d'acquérir une nouvelle paire qu'il est nécessaire alors d'appivoiser. Monsieur Monsieur admire ses nouvelles chaus-

sures rouges, les bichonne et dort avec avant de les essayer et tenter une sortie. Ce sont deux petits animaux pas si faciles à dompter, ils n'en font qu'à leur tête, « quittent aussitôt ses pieds pour aller jouer dans les arbres » et il lui faut courir après toute la journée : « ce n'est pas grave, pense Monsieur Monsieur, elles sont jeunes, elles apprendront »⁸. La petite princesse capricieuse de Tony Ross entend bien rester pieds nus mais quand on lui présente ses nouveaux babies rouges, elle ne veut plus les quitter, même dans son bain : « elle passait tous ses repas à regarder sous la table ses deux petits pieds rouge vif »⁹. Ne veut-elle ou ne peut-elle plus les quitter ? Et Suzie, la petite bonne malicieuse, qui aime à la folie ses « Grandes Chaussures Rouges à Talons Hauts et Rouges », danse avec frénésie dans toute la maison, clic ! clac ! dans le potager, clic ! clac ! passe le pont, clic ! clac ! négligeant tout à fait ses devoirs de cuisinière : « saperlipopette ! la danse vous ensorcelle ! » lui crie son maître¹⁰. Quel étrange pouvoir ont les souliers ! Ne dirait-on pas que ce sont eux qui vous mènent, vous font marcher, perdre la tête et entrer dans la danse ? Méfiez-vous des souliers aux talons qui rougeoient comme des braises - escarpins de sorcières - et de tous ceux dont vous ignorez la provenance. Le conte si cruel d'Andersen, « Les Souliers rouges », est l'histoire d'une jeune fille qui, le jour où elle peut enfin aller chez le bottier, ayant toute son enfance marché en sabots ou pieds nus, se choisit une magnifique paire de souliers rouges qui brillent. Hélas, elle finit par ne plus penser qu'à eux, même à l'église (« on eût dit, qu'ils nageaient devant elle dans le calice »), elle en oublie ses prières et il ne faut pas plus d'une tape donnée sur ses semelles par un vieux soldat à la barbe rousse pour la contraindre à danser sans cesse sous la pluie et dans le soleil et de nuit comme de jour : emportée malgré elle au milieu des épines, « elle se déchira jusqu'au sang ». Pour s'en délivrer, elle devra se faire trancher les jambes par le bourreau et se repentir jusqu'à ce que son cœur éclate...¹¹ Et souvenez-vous de ce qui arriva à la marâtre de Blanche-Neige : on lui prépara des souliers de fer rougis sur le feu qu'on l'obligea à chausser, on la força à « danser, danser dans ces escarpins de fer rouge jusqu'à sa mort, qui suivit bientôt »¹².

LES VA-NU-PIEDS

«Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers», recommandait Jésus. Sage précaution qui ôte au démon toute chance de nous entraîner, les pieds ensorcelés, dans une ronde endiablée. Tout n'est que vanité... Songeons à l'humilité des Franciscains et des carmes déchaussés. Vont nus pieds ou presque les moines, les pauvres, les esclaves, les simples, les mystiques et les poètes. Israël Eliraz connaît «l'extase de la sandale» et Yehuda Amichai précise : «les sandales sont la jeunesse de la chaussure / et le souvenir de son errance dans le désert, / les rênes de mes pieds galopants / et les phylactères d'un pied las en prière». Se déchausser, c'est se dépouiller, mais aussi se disposer à plus de réceptivité, une très simple et irremplaçable prise de contact avec la terre. Aussi, enfilons tout au plus une paire de «sandales d'air», «rien qu'un mince fil d'été / Autour de la cheville» (Anne Perrier). Ce à quoi pensait Emily Dickinson avec le plus de nostalgie, c'était au plaisir délicieux de devoir rentrer à la maison pieds nus, quand enfant elle perdait sa chaussure dans la boue ; être barefoot est le nec plus ultra, quand au contraire la chaussure est dite specious, un faux-semblant, une escroquerie ; pour aller vers «le petit bourg du Paradis», les pieds audacieux n'ont besoin que d'être «ferrés de gaze»¹³.

L'homme sans chaussures est un ange ou un va-nu-pieds, c'est selon. Un jour, Simon voit se poser sur le balcon de son triste appartement un étrange monsieur en tunique, il a des ailes, émet une faible lumière blanche. «Sapristi, cet homme lumineux n'a pas de chaussures!» : c'est la seule chose que remarque son père, un scandale pour ce magnat de la chaussure qui aime à répéter : «des faits et non des mots». Quand bien même ce serait un ange, l'homme d'affaires s'obstine à vouloir le chausser car «on ne peut faire confiance à un homme qui n'a pas de chaussures. Un homme sans chaussures n'est pas civilisé, c'est un homme sauvage et, peut-être, qui n'a pas de pays, [...] qui laisse ses pieds à la merci de la route et de la terre, des cailloux et de l'herbe [...]. En somme, un homme sans chaussures n'est pas un homme, enfin pas un homme d'aujourd'hui». Son petit garçon ose enfin prendre la parole et lui

tenir tête, lui qui ne dit jamais rien mis à part «non merci» ou «je ne sais pas» ou «je ne me sens pas très bien», affirmant que cet homme qui brille n'a nul besoin de chaussures, que sa pointe restera toujours un mystère, tout comme «ses pieds sont un mystère, comme ses mains et ses jambes étranges, sa tête et surtout ses ailes mal en point». Les oreilles du père s'ouvriront enfin¹⁴.

Les parents de Simon possèdent une collection inimaginable de chaussures toutes de grande valeur, mais elles sont et resteront à jamais neuves, «chaussures sans pieds, mortes avant que d'être nées». Elles ne gardent trace de rien, n'ont pas vécu, les pas n'ont pas inscrit leur fatigue sur les semelles, aucune ride ne sillonne leur cuir. Les toiles de Van Gogh, les dessins de Henri Cueco, les photographies de Saul Leiter, les gravures d'Avigdor Arikha qui montrent des chaussures portées s'apparentent au fond tout à fait à des portraits. Chaque chaussure a son histoire et la tient en réserve tel un visage. Un tableau de Van Gogh illustre le mot chaussure du *Petit musée*, non les sombres godillots de 1886 ni les souliers cloutés de 1887, mais une paire plus souple et moins sévère, aux couleurs du sol et du soleil, daté de 1888 : il doit être arrivé à Arles¹⁵. Une vieille paire éculée, déformée conserve toute la vie de son propriétaire, révèle comme il marche et se tient car «elle s'est usée de lui, s'est élimée de son débord, de son ballant, de son poids déporté»¹⁶, elle est un indicateur de personnalité d'une éloquence inattendue, tout comme un intérieur. Henri Cueco qui a gardé toutes ses vieilles paires les considère comme «une sorte de journal intime écrit avec les pieds». Montre-moi ta chaussure, je te dirai qui tu es. Dillon qui vient d'avoir dix ans et qu'on vient de mettre au courant de son adoption défait le lacet de sa basket pour enfiler la chaussure bateau de son oncle qu'il croyait être son père, tentant de sentir dans l'intimité de son creux les événements passés : «Elle était tiède. Il pouvait sentir les creux et les bosses qu'avait imprimés le pied de son père, les zones polies par l'usage. Il se demanda dans quelle partie de la chaussure il pouvait ressentir la perte d'une sœur. Ou bien sa propre irruption dans la vie de son père»¹⁷. Ce roman initiatique est d'ailleurs tout

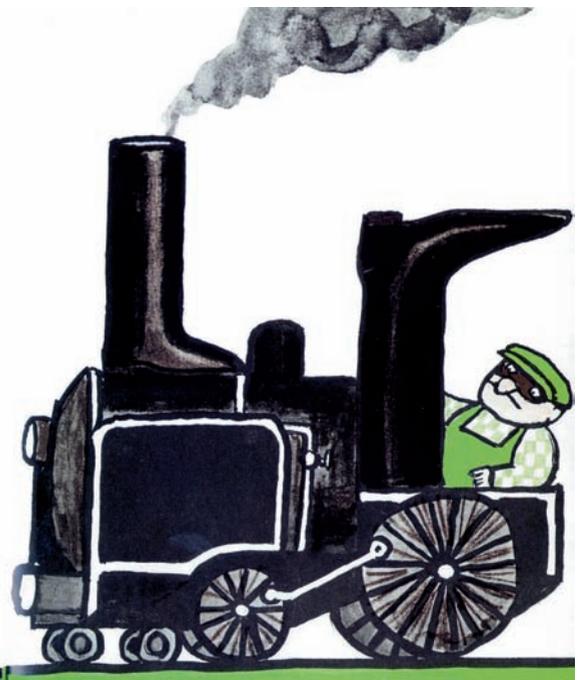
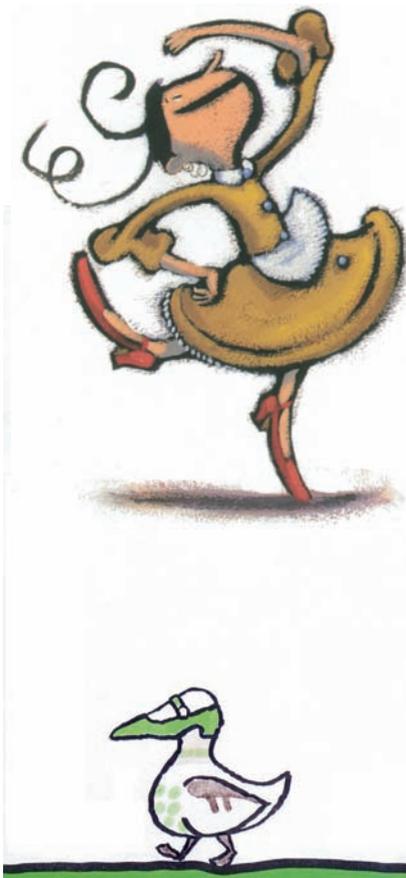


↖ Le Chat botté, Gustave Doré.

↑ Les Chaussures neuves, Claude Ponti, L'École des loisirs.

← Suzie la malice, ill. P. Pratt, Circonflexe.

↓ Une chaussure sachant se cacher, Tomi Ungerer, Circonflexe, réédité sous le titre Où est ma chaussure? à L'École des loisirs.



entier placé sous le signe de la chaussure ; le garçon qui se cherche, mal dans ses baskets, prend au pied de la lettre l'exclamation de sa mère (« mets-toi un peu à sa place, dans ses chaussures »¹⁸) et va passer toutes celles de la famille : les pantoufles de sa petite sœur dont un fil reste accroché à son petit orteil, les tennis de son grand frère dont il sent la chaleur comme si le sang y circulait, les baskets montantes de sa mère, souples et douces, profondes et sombres. Il saura aussi se déchausser (« on aurait dit que son pied avait dormi jusqu'à présent et qu'il venait de se réveiller »), rester debout sur un pied comme font les huards à qui il laissera sa basket pour qu'ils puissent nidifier. Et pourquoi n'y lirait-on pas l'avenir comme on le fait avec les lignes de la main : le destin de chacun ne serait-il pas tapi dans leurs plis, le sort dans chacune de leurs bosses ?

AUTANT D'INDIVIDUS, AUTANT DE CHAUSSURES

Les pages de garde des albums en témoignent, les illustrateurs profitant de leur grande double page pour se complaire dans leur étalage, en décliner la variété toujours réjouissante. Ce sont douze paires féminines et délicates agrémentées de rubans, perles, lacets, boucles, brides ou nœuds, jetées en vrac sur les tapis, que dessine avec minutie Dorothée Duntze pour *Les Souliers usés par la danse*¹⁹. Quant aux gardes de *L'Ange des chaussures*, de Souliax ou des *Souliers de Jacob*, elles nous donnent l'impression de feuilleter un catalogue de vente par correspondance, de lécher la vitrine d'un marchand de chaussures ou de reluquer l'échoppe d'un cordonnier. Les voulez-vous habillées, décontractées, fantaisie, classiques, compensées, zippées ? serine la vendeuse de Souliax, complaisante et commerçante²⁰. Quant au cordonnier Jacob dont la boutique a la forme d'une grosse botte, il se fait fort d'inventer pour chacun le soulier qui lui convient : « pour les étourdis, des souliers pour garder les pieds sur terre, pour ceux qui ne savent pas nager, des chaussures qui ont pied, pour les poètes, des chaussures qui prennent le mot au pied de la lettre, pour les gourmands, celles qui mettent les pieds dans le plat, pour les impatientes, celles qui font les cent pas... »²¹

Comme tous les cordonniers, paraît-il, Jacob est le plus mal chaussé, c'est dire qu'il n'a pas trouvé soulier à son pied. Mais un jour, la jolie Margot entre dans son échoppe et lui commande des chaussures « pour faire le premier pas » ; l'issue de l'aventure se trouve en couverture : deux sabots rutilants placés côte à côte offrent leur petit habitacle à Jacob et Margot, illustrant la seule expression jamais utilisée dans ce livre qui en est farci : les deux font la paire.

Ils se sont trouvés ! Tout s'ajuste, tout s'accorde ! « Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entraît sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire » (Charles Perrault). Ah ! Lisons et relisons jusqu'à satiété la scène de cet essayage presque onctueux. « Elle s'assit sur un escabeau, sortit son pied du pesant sabot de bois et le chaussa de la pantoufle qui la moulait parfaitement » (Grimm). Chez Giambattista Basile, l'attraction est si forte que la petite mule s'élance d'elle-même sur le pied « comme le fer s'élance vers l'aimant »²². La propriétaire de la pantoufle de verre, celle du « minuscule escarpin, délicat et entièrement fait d'or » est unique, tout comme l'est celle de n'importe quel autre soulier, et il en coûtera à qui veut se faire passer pour une autre. C'est bien pour cela, d'ailleurs, qu'on dépose son soulier au pied de la cheminée le soir du réveillon : aucun risque d'erreur ou de confusion, il est pour le Père Noël la plus sûre des adresses, presque une signature. Chez les Thénardier, à Montfermeil, Jean Valjean ne s'y trompera pas, ce n'est pas dans les deux coquets souliers d'Eponine et d'Azelma qu'il déposera son louis d'or, mais dans un sabot, « un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée », posé là timidement dans le coin le plus obscur de l'âtre « avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours sans se décourager jamais », celui de Cosette²³.

Mais apparier reste la grande affaire : « L'étonnement des deux sœurs fut plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied » (Charles Perrault). C'est la seule chose sérieuse qui puisse se faire « pour de vrai » avec un soulier, « arrêtons

de rigoler, de le porter sur la tête, le découper comme une côtelette ou le beurrer comme une baguette», agenouille-toi enfin petit garçon turbulent et passe-le à la jeune fille idoïne : «Évidemment!»²⁴ Une paire est un couple qui parfois doit lutter pour continuer de vivre bras dessus bras dessous, comme on peut le voir dans le conte de Pierre Gripari²⁵, leurs retrouvailles est une histoire d'amour. Babouche, chopine, ballerine en sucre, sandale d'or ou mule, peu importe la forme, la couleur ou la matière ; l'histoire peut bien se passer en Chine, en Bosnie, en Inde, en Iraq, en Sardaigne, en Écosse : c'est chaque fois la même et jamais tout à fait la même...²⁶ Avec cette histoire, ma foi, on pourrait faire le tour du monde et monter un musée de la chaussure²⁷. Jacob et Julia se sont eux aussi trouvés et le roman de Christine Nöstlinger peut, après tout, se lire comme une version moderne de Cendrillon²⁸. Jacob a huit ans, il est roux et toujours mal chaussé car son pied gauche est un peu plus large et long que le droit ; Julia est rousse et son pied droit est plus grand que le gauche. Ils se rencontrent un jour par hasard, échangent leurs chaussures et décident de les garder aux pieds, affrontant les quolibets. Un pied dans un mocassin bleu et l'autre dans un soulier rouge à lacets, ils ne se sont jamais sentis aussi bien, ainsi dépareillés, et deviennent inséparables, parfaitement complémentaires pour beaucoup d'autres raisons encore. De façon plus subtile et mystérieuse, c'est le bruit que font dans la rue les guéta d'un passant (les guéta sont des sandales en bois de santal portées au Japon, avec un simple cordon entre deux orteils pour retenir le pied), le «gata gata» des pas d'un inconnu entendu chaque matin à son réveil, qui conduit Misako, une petite fille solitaire et tête en l'air, vers Ashtaka, un garçon de son âge²⁹.

LES CHAUSSURES ONT UNE ÂME

C'est une aventure bien singulière que de tomber sous le charme d'une chaussure sans jamais en avoir vu le ou la propriétaire. Elle arriva jadis à un pharaon : un aigle déposa sur ses genoux la sandale qu'il avait dérobée à Rhodope pendant qu'elle se baignait. Cette histoire contée par le géographe

grec Strabon a dû se reproduire bien des fois... La chaussure peut devenir fétiche, une relique qui vaut pour elle-même, petit fragment qui fait rêver au corps tout entier. Partie pour le tout, évoquant l'être qui l'a portée, elle est un signe indiscutable de son existence charnelle. «Envoyez-moi, je vous en prie, votre dernière paire de chaussures, usée par la danse, dont vous m'avez parlé dans votre lettre, afin que j'ai quelque chose à presser sur le cœur», écrit Goethe à Christine Vulpius. Qu'arrive-t-il au fils du roi qui n'a d'yeux durant tout le reste du bal que pour cette pantoufle de verre «soigneusement ramassée», à ce gorille attendri tenant délicatement dans ses pattes l'une des boots roses que perdit une petite fille lors de sa visite au zoo³⁰? N'est-elle pas aussi un appât, un filet qui retient dans ses rets le cœur de l'énamouré tandis qu'il la regarde et croit la posséder : «Merveilleux chandelier où repose la chandelle qui me consume! Merveilleux trépied du chaudron où bout ma vie! Merveilleux bouchon attaché à la ligne avec laquelle Amour a pêché mon âme!»³¹ Et comme est à plaindre ce personnage de Maupassant que bouleverse la vue des souliers de son aimée : «Soudain je reconnus vos bottines, vos petites bottines de voyage, abattues sur le côté, vides, comme fatiguées, entre deux souliers d'homme qui paraissaient les garder. Et ce fut la plus terrible de mes douleurs d'amour. Et je restai longtemps en face de ces chaussures mêlées devant cette porte fermée.»³²

Le processus métonymique peut aller plus loin encore, la paire de souliers devenant parfaitement synonyme de la personne qui la porte. C'est par le biais de ses chaussures que Gigi Bigot et Pépito Matéo choisissent de raconter la fuite sur les routes hivernales d'une petite fille traquée pendant la Seconde Guerre mondiale³³. «Heureuses de sauter à cloche-pied, de dévaler les escaliers, de se glisser au pied du sapin», les voilà du jour au lendemain obligées de marcher sur la pointe des pieds, d'allonger les kilomètres à n'en plus finir, les voilà perdues dans la neige, recroquevillées, sans plus vouloir avancer. Cette façon indirecte d'évoquer l'Histoire apporte beaucoup de pudeur au récit. Et dans ce cas précis, le procédé n'est pas gratuit car il fait ressurgir inévitablement dans notre mémoire ces photographies

des camps montrant des milliers de chaussures empilées, ce qu'évoque ce douloureux poème de Reizl Zychlinsky traduit du yiddish : « À ma porte déferle une tempête / de milliers et de milliers de chaussures. / Elles frappent aux murs / elles frappent au plancher. / Elles sortent des fosses - / Chaussures mortes de Maïdanek. / Dans le sillage de chaque chaussure / s'étirent des routes interminables. / Elles s'enroulent autour de mon cou, / pleurant du sang et des larmes. / Ma maison est emplie de chaussures, / celles de mon fils pleurent. / Je les cherche dans la montagne dressée / sans parvenir à les trouver. »³⁴

Rien de plus poignant qu'une chaussure abandonnée, vide et délaissée, rien de plus désarmant. Les sandales d'Empédocle rejetées intactes par l'Etna gisent sur les bords du cratère, dépouille dérisoire d'un homme qui voulait dépasser la condition humaine. L'auteur de *Black boy* retranscrit ce sentiment dans l'un des milliers de haïkus qu'il rédigea à la fin de sa vie, triste vignette d'un petit soulier esseulé donnant l'illusion de danser à cause du courant qui le meut malgré lui : « Running here and there, / Twisting down the winter stream, / A tiny red shoe. »³⁵ Mais la vie peut y renaître, un oiseau choisir d'y nicher, un œuf éclore, alors la petite fille traquée, reprenant espoir, « marche aujourd'hui marche demain », trouvera le chemin de la ville au cordonnier salutaire. Le cordonnier, qui travaille sur des objets si intimes et uniques et qui les ressuscite, fait souvent figure de sage ; leur histoire fourmille d'exemples d'opposants à l'injustice, de musiciens et de poètes, de maîtres-chanteurs. Il est prêt à tout, comme Jacob, « pour tirer ses clients d'un mauvais pas ». Le cordonnier du conte de Grimm, si pauvre qu'il soit, garde confiance et va se coucher « l'âme en paix et la conscience en repos » quand bien même il ne lui reste plus de cuir que pour une seule et unique paire de chaussures ; il ne se doute pas que deux petits lutins aux doigts agiles se mettront au travail toute la nuit « avec des gestes d'une prestesse et d'une perfection telles qu'on n'arrivait pas à les suivre ni même à comprendre comment c'était possible »³⁶. À Naples, le cordonnier Rafaniello qui chausse tous les va-nu-pieds du quartier de Montedidio sait retourner sur sa caisse pour les réparer

autant les souliers miséreux que les mauvaises pensées³⁷. « Je m'y connais en pieds, je comprends où ils s'appuient, comment ils font pour tenir en équilibre tout un corps dressé au-dessus d'eux. Je connais les douleurs du pied et le bonheur de se tenir sur toutes les surfaces, même sur une corde tendue » : ainsi parle ce rescapé de la Shoah qui cache dans l'étui de sa bosse une paire d'ailes pour le faire s'envoler jusqu'à Jérusalem. Une photographie d'Izis montre un cordonnier travaillant dans un faubourg de Tel Aviv dans les années cinquante, devant son échoppe engloutie sous « une avalanche de godasses mi abandonnées, mi espérées » qui « dégorgent de pauvreté et d'usure », mais qui semblent aussi toute pleines d'attente³⁸.

Car elles ne resteront pas toujours ainsi accrochées au mur, suspendues, offertes aux regards des passants ; elles sont là comme des bateaux rentrés au port pour la nuit. Elles attendent un pied, tout comme dans ce petit imagier où l'on peut voir une paire de babies rouges photographiés dans des situations insolites (sur le piano, remplis de bonbons) et dont la propriétaire affirme qu'ils aiment marcher dans l'herbe, vides, mais n'attendent qu'une chose, c'est d'aller se promener – on y voit alors son pied.³⁹ Rouges sont aussi ces chaussures que la petite Hélène a choisies au magasin malgré l'avis de sa maman, car elles sont trop justes ; elle souffrira toute une journée sans rien dire avant de s'effondrer en pleurs. Mais sa mère ne les revend pas, elle prend soin de les ranger dans l'armoire où Hélène peut les contempler quand bon lui semble et surtout les garde, car « elles serviront peut-être pour une petite sœur, une petite cousine ou même plus tard pour la fille d'Hélène »⁴⁰ ! Dans un album de Béatrice Poncelet, un couple à la vie monotone va rechercher au grenier un grand panier en osier qui contient, bien rangées par âge, toutes les chaussures des enfants qui ont quitté la maison : on les ressort à l'occasion de la naissance d'un bébé, pour un deuxième usage, et c'est la vie qui ressurgit avec elles, colorée, miraculeuse⁴¹. Ainsi les chaussures, toujours chargées d'affect, sont-elles à même de créer des liens entre les générations. Un très bel album coréen montre pas à pas la fabrication d'une paire de sandales en paille : c'est un grand-père qui les tresse pour sa petite

filles et on les dirait faites d'or⁴². Avec elles, dirait-on, se manifeste toute la tendresse d'une relation. Songololo, qui n'aime pas se presser, est chargé d'accompagner sa grand-mère en ville et de l'aider à faire ses courses ; il porte aux pieds les vieilles baskets de son frère pleines de trous, les chaussures de sa grand-mère ne valent guère mieux qui sont comme «les pneus d'une très vieille voiture»⁴³. La grand-mère surprend le regard ébloui de son petit-fils devant une superbe paire de baskets en vitrine et la lui achète au retour. Est-ce une raison pour marcher aussi fièrement ? «Pas si vite, Songololo. Peut-être que si j'avais des baskets rouges avec des bandes blanches, je marcherais aussi vite que toi!»

L'attente, la vie et l'espoir, l'attention portée à l'autre, c'est tout cela que peut signifier une simple paire de souliers. Comme elle les attend, Anna, ces chaussures rouges qui font deux petites taches de couleur vive dans la neige, pleines de promesses, et dont elle entend les talons résonner jusqu'au bout de la rue San Niccolo : ce sont celles de son amie qui vient lui apporter chaque jour un pain encore chaud, avec en plus, une ou deux surprises grapillées au cours de sa promenade, rouges elles aussi⁴⁴. Comment ne pas remarquer l'omniprésence du rouge ? Comme s'il était impensable que les chaussures fussent d'une autre

couleur. Au moment douloureux où il quitte la maison, le poète japonais Takuboku entend sa petite sœur lui crier comme une chose de la plus haute importance : «Je voudrais des chaussures avec des lanières rouges.»⁴⁵ Et la petite fille de *Souliax*, soudain n'en pouvant plus : «Et tout à coup je me suis assise et là, j'ai hurlé... Je veux les rouges!»⁴⁶ C'est le seul choix à faire. Car il signifie la foi en l'avenir, l'invitation à se construire et rêver sa vie. Il est vrai qu'on a l'air un peu plus grande que son âge avec, ce qui est bien agréable, mais pas question pour autant d'oublier le ballon offert en prime : des talons, un ballon et c'est le bonheur!

Il paraît qu'existe une étoile qui a la forme d'un petit soulier, c'est une comète incontrôlable, on pense qu'elle est en train de quitter notre galaxie pour accomplir un grand voyage vers l'infini⁴⁷. Eh bien, qu'à cela ne tienne, éloigne-toi, comète du soulier, car tu risques fort de nous obnubiler, et nous finirons par ne plus voir partout que des chaussures tout comme ce pauvre Tomi Ungerer traquant la chaussure dans le moindre musée, vol de corbeau et paquebot, sans parler des visages de ses semblables, homme qui baille, orateur enthousiaste ou petite nonne sagement lacée...⁴⁸

1. Jürg Schubiger et Franz Hohler, ill. Jutta Bauer : *Aux commencements*, La Joie de lire, 2008.

2. Muriel Bloch : *Tsila et autres contes déraisonnables de Chelm*, Syros Jeunesse (Paroles de conteurs), 1998.

3. Voir à ce sujet l'article paru dans *Le Monde* de Christian Salmon, reproduit dans le numéro 37 de *La Grande oreille* intitulé « Chaussé, déchaussé : contes entre lacets » consacré au thème de la chaussure dans la tradition orale, 2009.

4. Hans Christian Andersen : *Les Galoches du bonheur*, in *Œuvres*, tome I, Gallimard (La Pléiade), 1992.

5. Paul Claudel : *Le Soulier de satin*, in *Théâtre*, tome II, Gallimard (La Pléiade), 1983.

6. « Il était une vieille femme qui vivait dans une chaussure. / Elle avait tant d'enfants qu'elle ne savait plus comment s'y prendre. / Elle leur donna à manger du bouillon sans même un morceau de pain / et les mit au lit après une bonne dégelée. » La nursery rhyme porte le numéro 545 dans le *Oxford dictionary of nursery rhymes* édité par Iona et Peter Opie, Oxford University Press, 1997.

7. Beatrix Potter : *Aplley Daply's nursery rhymes*, Frederick Warne and co, 2002.

8. Claude Ponti : *Les Chaussures neuves*, L'École des loisirs, 2006.

9. Tony Ross : *Je veux mes nouvelles chaussures*, Gallimard Jeunesse, 2008.

10. James Sage, ill. Pierre Pratt : *Suzie la malice*, Circonflexe, 1998.

11. Hans Christian Andersen : *Les Souliers rouges*, op. cit.

12. Jacob et Wilhelm Grimm : *Les Contes*, tome I, Flammarion, 1986.

13. Israël Eliraz : *Dehors*, José Corti, 2008. Yehuda Amichai : *Perdu dans la grâce*, Gallimard, 2006. Anne Perrier : *La Voie nomade et autres poèmes : œuvres complètes, 1952-2007*, L'Escampette, 2008. Emily Dickinson : *Poésies complètes*, Flammarion, 2009.

14. Giovanna Zoboli, ill. Joanna Concejo : *L'Ange des chaussures*, Notari, 2009.

15. *Petit musée*, images choisies par Alain Le Saux et Grégoire Solotareff, L'École des loisirs, 1992.
16. Henri Cueco : *Le Collectionneur de collections*, Éditions du Seuil (Points), 2005.
17. Kate Banks : *Le Secret de Dillon*, Gallimard (Folio Junior), 2003.
18. *Dans les chaussures d'un autre* est le titre d'un recueil de discussions entre Bruno Bettelheim, Alvin Rosenfeld et de jeunes psychothérapeutes publié chez Robert Laffont (Réponses) en 1995, mettant en avant l'empathie comme principal outil de travail et donnant quelques conseils pour « entrer dans les chaussures d'autrui ».
19. Jacob et Wilhelm Grimm, ill. Dorothee Duntze : *Les Souliers usés par la danse*, Nord-Sud, 1995.
20. Olivier Douzou, ill. Lamia Ziadé : *Souliax*, Éditions du Rouergue, 1997. Signalons chez le même éditeur l'album *Lola cartable* (1995) illustré également par Lamia Ziadé (texte de Patrick Gloux) pour une très belle page montrant un salon littéralement envahi de souliers de toutes sortes, ceux de la mère de Lola qui, pour le grand désespoir de sa fille, « les laisse toujours traîner là où elle les a enlevés ».
21. Agnès de Lestrade, ill. Tom Schamp : *Les Souliers de Jacob*, Éditions Sarbacane, 2009.
22. Giambattista Basile : *Le Conte des contes*, Circé, 1995.
23. Victor Hugo : *Les Misérables*, Gallimard (La Pléiade), 1976.
24. Beatrice Schenk de Regniers, ill. Maurice Sendak : *Qu'est-ce qu'on fait d'un soulier?*, Circonflexe (Aux couleurs du temps), 1998.
25. Pierre Gripari : *La Paire de chaussures* in *Contes de la rue Broca*, Grasset, 1990.
26. Un bon nombre des multiples versions du conte de Cendrillon sont répertoriées dans : *Sous la cendre : figures de Cendrillon*, édité par Nicole Belmont et Élisabeth Lemirre, José Corti, 2007.
27. C'est le titre d'un livre italien merveilleusement illustré par Chiara Carrer, texte de Vinicio Ongini : *Le Altre Cenerentola : il giro del mondo in 80 scarpe*, Sinnos editrice, 2009.
28. Christine Nöstlinger : *Jacob, Julia et Jéricho*, L'École des loisirs (Neuf), 1987.
29. Lisa Bresner, ill. Batir Kolton : *Misako*, MeMo, 2003.
30. Suzy Lee : *Zoo sans animaux*, Actes Sud Junior, 2008.
31. Giambattista Basile, op.cit.
32. Impossible de retrouver le passage dans l'œuvre abondante de Maupassant, et ce n'est pas faute d'avoir cherché : le lecteur voudra bien nous en excuser.
33. Gigi Bigot et Pépito Matéo, ill. Isabelle Chatellard : *Les Chaussures*, Didier Jeunesse, 2010.
34. Reïzl Zychlinsky : *Portes muettes*, L'Improviste, 2007.
35. Richard Wright : *Haïku : cet autre monde*, La Table ronde, 2009.
36. Le conte « Les Lutins » in *Contes*, tome I, Flammarion, 1986.
37. Erri De Luca : *Montedidio*, Gallimard, 2002.
38. Voir la belle analyse qui en est faite par Arlette Farge dans son livre : *La Chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, Éditions du Seuil, 2000.
39. Cécile Bernard : *Mes souliers rouges*, Les Éditions du mouton cerise, 2006.
40. Imme Dros, ill. Harrie Geelen : *Les Chaussures rouges*, L'École des loisirs / Pastel, 1992.
41. Béatrice Poncelet : *Le Panier, l'immense panier*, Seuil Jeunesse, 2008.
42. Nam-Weon Baek : [La paille], Sakyjeul Publishing, 2008.
43. Niki Daly : *Pas si vite Songololo*, Gautier-Languereau, 2001.
44. Donna Shamir : *La Dame aux chaussures rouges*, Éditions Grandir, 2008.
45. Isikawa Takuboku, *Fumées*, Arfuyen, 1989.
46. *Souliax*, op.cit.
47. Franz Hohler, *Aux commencements*, op. cit.
48. Tomi Ungerer : *Une chaussure sachant se cacher*, Circonflexe (Aux couleurs du monde), 1992 et *Clic clac ou qu'est-ce que c'est?*, L'École des loisirs, 1989.

→
Béatrice Schenk de Regniers,
ill. Maurice Sendak : *Qu'est-ce qu'on
fait d'un soulier?*, Circonflexe.



On peut le porter sur la tête